

notes bibliographiques

FOURQUET (François) — *Les comptes de la puissance*. — Paris, Editions Recherches, « Encres », 1980, 462 p.

Ce livre est, à proprement parler, exemplaire. Je veux dire par là qu'il devrait être pris comme exemple, comme modèle, pour les ouvrages visant à retracer une réflexion collective sur les grands problèmes de notre temps. La formule employée par François Fourquet consiste à interviewer un certain nombre d'auteurs (ceux qui, en France, ont créé le système de comptabilité nationale). Mais, au lieu d'aligner ensuite ces interviews (formule que l'on trouve, par exemple, dans les plats ouvrages d'Harris et Sedouy), il crée un véritable récit à plusieurs voix, en découpant, regroupant les propos par thèmes, en créant des conversations, voire même de vives controverses — imaginaires ou réelles, certains auteurs ayant effectivement été appelés à réagir, ex post, sur tel ou tel propos de leurs collègues. Le discours collectif des principaux pionniers de la comptabilité nationale française (Claude Gruson, Jacques Mayer, Simon Nora, etc.), devient alors extraordinairement vivant, et l'analyse de l'élaboration d'une technique, finalement très aride, se transforme en un passionnant reportage.

Dans cette formule exemplaire, François Fourquet a coulé un contenu très riche : l'histoire de la comptabilité nationale française, autour du noyau dur constitué par le SEEF (Service des Etudes économiques et financières du ministère des Finances) créé et animé jusqu'au début des années 60 par Claude Gruson. J'ai eu la chance extrême de travailler dans ce Service de 1959 à 1963 — puis, plus tard, à la Direction de la Prévision. L'esprit qui y régnait — et qui devait beaucoup à la personnalité lumineuse de Claude Gruson, que nous considérons tous un peu comme notre gourou — est difficilement imaginable pour qui n'a pas vécu cette expérience : groupe d'amis, phalanstère, secte, avec son langage, ses rites, ses croyances. Ses croyances surtout : dans les vertus de l'industrialisation rapide et de la croissance après tant d'années de vie végétative pour l'économie française ; dans le pouvoir de l'information, les comptes nationaux devenant un langage commun entre gouvernants et gouvernés, chefs d'entreprises et syndicalistes, et permettant par là même de réduire les incompréhensions, génératrices de conflits. Je me souviens que Claude Gruson m'avait demandé, en 1959, de participer à la rédaction de l'« introduction à la comptabilité nationale française »

et de prendre en charge l'élaboration d'un lexique, l'une et l'autre devant figurer dans le volume sur les méthodes de 1960. Et comme je m'effrayais d'être responsable d'une telle tâche, moi qui ne connaissais alors de la comptabilité nationale que ce qu'en enseignait la Faculté — c'est-à-dire, presque rien — il me fit remarquer que c'était précisément grâce à mon ignorance que je serais contrainte à la clarté et à la concision. Et, pendant plusieurs mois, j'allais, d'un collègue à l'autre, quémander l'explication de ce qu'était la « production des jardins familiaux » (combien poétique !) ou — nettement plus ésotérique pour moi — les « opérations diverses de répartition »...

Mais cette histoire de la comptabilité nationale française, c'est aussi l'histoire de quelques illusions perdues : depuis la première crise pétrolière, nos économies fonctionnent dans un contexte d'instabilité et d'incertitude que le savoir patiemment acquis dans les années cinquante et soixante aurait dû, en bonne logique, définitivement éliminer. La croissance à laquelle nous avons tant cru paraît désormais inaccessible — et, en tout état de cause, certains de ses effets sont dénoncés comme porteurs de nouvelles nuisances, de nouveaux déséquilibres. L'information économique — pourtant de plus en plus sophistiquée — n'est capable ni d'éclairer vraiment les politiques conjoncturelles, ni de réduire les intransigeances. C'est aussi parce que ce livre raconte nos espoirs aujourd'hui déçus qu'il convient de le lire avec nostalgie.